

CAUCHEMAR

Quelle horrible nuit j'ai passée !
Des démons la bande infernale
De mon lit m'avait pourchassé
Par son ignoble saturnale.
Leurs yeux me glaçaient de terreur,
J'en suis tout tremblant de frayeur....
Les sons expiraient dans ma bouche,
Et devant la troupe aux abois
Me trouvant sans force et sans voix,
Je n'osais regagner ma couche.

La grande table vacillait ;
Un être de noire encochure,
Près de la lampe qui brillait,
Dessina sa mince encochure ;
Ses deux yeux verts phosphorescents
Ressemblants deux charbons ardents,
Étaient fixés sur ma personne ;
Son corps était semé de feux ;
Ses verdâtres et longs cheveux
Sur lui formaient une couronne.

Horreur ! je sentis brusquement
Son immonde fourche assassine
Qui s'enfonçait profondément
Et me fouillait dans la poitrine ;
En la sortant rouge de sang.
Il la replongea dans mon flanc
Avec des rires sardoniques ;
Et tous ensemble, d'un seul bond,
Se mirent à danser en rond,
Ces gens à faces diaboliques.

Puis il me prirent sous les bras,
Comme les gens que l'on enterre,
Me posèrent à quelques pas,
Raidi, sur les carreaux de pierre ;
Vint le grand diable aux pieds fourchus
Je voulais crier, je ne pus....

Le soleil inondait ma chambre,
Au chaud je me trouvais assis
Dans mon fauteuil et mon logis
Illuminé de reflets d'ambre.

LÉON RIOTOR.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XVII

UN PROJET DE LASCARS

(Suite)

Laissons s'écouler le reste de cette nuit, la journée suivante tout entière, et prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner vers les rives de la Seine faisant face au parc de la duchesse de Randan.

Il était huit heures du soir.

Un vent assez fort faisait courir sur la surface du ciel des troupeaux de grands nuages que l'imagination d'un poète aurait comparés vraisemblablement à des escadrons lancés au galop.

Des futaies séculaires aujourd'hui disparues, et dont les plus ardents rayons du soleil de juillet ne parvenaient point à traverser l'épaisse et sombre verdure, s'étendaient sur les deux berges, et semblaient, à cette heure nocturne, encaisser le fleuve entre de hautes et noires murailles.

Un chemin creux, pratiqué dans la forêt, venait aboutir à une petite éclaircie voisine de l'un des poteaux du bac. La silhouette de ce poteau se profilait d'une façon bizarre sur le ciel et prenait vaguement l'apparence d'un gigantesque et sinistre gibet.

Tout à coup se voyait une maisonnette, ou plutôt une cahute construite avec des troncs d'arbres, des branchages et de la boue, et semblable à ces abris temporaires improvisés par les bûcherons au milieu des forêts qu'ils exploitent.

A dix pas de la cabane, le bac était amarré par une chaîne rouillée, et le courant venait se briser contre sa lourde masse avec un clapotement monotone.

Un peu plus bas, à droite, c'est-à-dire en suivant le fil de l'eau, les regards rencontraient une petite île, ou plutôt un îlot de sable, situé au milieu de la Seine, submergé presque entièrement aussitôt que venait cette crue d'eau, et couronné d'un panache de saules aux troncs creux.

Enfin, à l'horizon, de l'autre côté de la rivière, derrière les cimes houleuses des futaies, les rayons de la lune mettaient des traînées d'argent sur les girouettes de métal et sur les toits d'ardoise du château de la duchesse de Randan.

Au moment où nous venons de conduire nos lecteurs auprès du bac, un silence profond régnait dans la forêt et sur les deux rives de la Seine, qui semblaient désertes.

La solitude était loin d'être complète, cependant, et nous allons en avoir à l'instant la preuve.

Côtétons pendant cinquante ou soixante pas la berge escarpée d'où s'échappent les racines énormes des chênes trois ou quatre fois séculaires, et nous arriverons à une sorte de crique étroite, et ensevelie dans une ombre épaisse, et au fond de laquelle un petit bateau se trouvait amarré.

Ce bateau était celui de Sauvageon.

Tout auprès de là, sur ce gazon court et touffu qui forme sous les grands arbres un incomparable tapis, quatre hommes accroupis parlaient à voix basse.

L'obscurité ne permettait point de distinguer le visage de

ces hommes, mais nous les connaissons déjà, et même dans les ténèbres, nous pouvons les nommer : c'étaient Huber et Sauvageon d'abord, puis deux lapins de premier choix, Bergamotte et Macaroni.

Ces honnêtes gens causaient sans bruit, et, si grande était leur crainte de trahir par les plus faibles indices leur présence en ce lieu, qu'ils se privaient de fumer comme d'habitude leurs courtes pipes aux fourneaux noirs.

— Chut !... fit Huber tout à coup, en accompagnant ce monosyllabe d'un geste impérieux destiné à commander le silence.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Sauvageon d'une voix faible comme un soupir.

— Quelqu'un se dirige de ce côté... répliqua du même ton le chef des lapins.

Sauvageon, sans questionner davantage, appuya son oreille contre le sol et il entendit, en effet, le faible bruit d'un pas rapide et léger, qui devenait d'instant en instant plus distinct.

A ce bruit se mêla bientôt un craquement de branches sèches, puis un coup de sifflet doux et voilé retentit, et une forme humaine pénétra dans l'étroite enceinte de verdure où nos personnages attendaient.

A cet instant précis, Huber bondit sur ses pieds, en tenant de chaque main un pistolet tout armé et prêt à faire feu, et il dit brusquement :

— Qui va là ?... réponds, où je te brûle la cervelle !

XVIII

LE RENDEZ-VOUS

— Mordieu, maître Huber, répliqua Roland de Lascars, vous avez une manière bien désagréable de recevoir vos amis !... hier soir, vous vouliez me jeter à l'eau !... aujourd'hui, vous parlez de me brûler la cervelle !... pour peu que nos relations continuent, j'aurai de la chance si j'en réchappe !

— La défiance est la mère de la sûreté, cher monsieur ! fit Huber d'un ton sentencieux. Je n'ai point d'amis quand il fait nuit, et, pour toutes sortes de bonnes raisons que vous devinez, quiconque ne m'est pas connu m'inquiète. J'ai toujours été ainsi, et ça m'a toujours réussi !

— Je le comprends et je vous approuve !

— Vous voyez d'ailleurs, reprit le bandit, vous voyez que nous sommes exacts au rendez-vous et complètement à vos ordres... voici du temps déjà que nous attendons... Notre homme va-t-il arriver ?

Nous avons encore une heure devant nous !

— Vous en êtes sûr.

— Parfaitement sûr... d'après les renseignements que j'ai obtenus et dont l'exactitude est hors de doute, notre homme ne quitte son hôtel qu'à huit heures, c'est-à-dire au moment même où je vous parle, et met une heure à parcourir la distance qui nous sépare de Paris !

— Dans ce cas, il ne nous reste qu'à attendre encore !

— Oui, mais non pas les bras croisés !

— Que faut-il faire ?

— Réaliser une merveilleuse idée qui m'est venue chemin faisant !

— Et cette idée ?

— Je vais vous la dire... mais, d'abord, êtes-vous d'habiles bateliers ?

— Je vous donne Sauvageon pour le plus fin marin d'eau douce que la rivière ait jamais porté... Macaroni ne lui cède en rien... il était canotier jadis sur le golfe de Naples et manie l'aviron aussi bien que le coutelas... Bergamotte et moi, nous sommes moins forts assurément, mais enfin nous y entendons bien aussi quelque chose !

— Bref, demanda Roland, Sauvageon et Macaroni peuvent suffire pour manœuvrer le bateau dans tous les sens et avec une suffisante rapidité ?

— Ah ! je vous en réponds !... la barque, dans leurs mains, filera comme un bon cheval bien dressé.

— J'avais pensé d'abord, vous le savez, reprit Roland, à attaquer mon ennemi lorsque le passeur aurait amené le bac au milieu de la rivière.

— Et j'approuvais beaucoup cette façon d'agir... est-ce que, par hasard, vous avez changé d'avis ?

— Non, mais j'ai modifié mon premier projet de manière à rendre le succès de notre entreprise encore plus certain qu'il n'était.

— Ah ! ah !... et comment cela ?

— Nous allons gagner l'autre rive, mettre pied à terre et couper la corde du bac, non pas complètement, mais aux trois quarts, de manière à ce qu'elle n'offre plus qu'une solidité tout à fait insuffisante... le gentilhomme, le valet et le passeur s'embarqueront, comme de coutume, sans défiance ; la première moitié du passage s'effectuera facilement ; mais, au plus fort du courant, la corde trop tendue se rompra tout à coup, et la lourde machine, lourdement chargée, s'en ira à la dérive... pendant ce temps, Sauvageon et Macaroni maintiendront la barque à une portée de pistolet du bac en détresse, et nous ferons feu tout à l'aise sur l'homme dont je vous ai acheté la vie !

— Mille cornes du diable ! murmura maître Huber avec un sincère enthousiasme, c'est superbe ! Je donnerais volontiers quelque chose de ma poche pour qu'une si belle idée me soit venue ! ah ! vous n'êtes point un homme ordinaire, cher monsieur, il s'en faut de tout, et vous seriez pour mes lapins un fameux capitaine si je venais à me retirer et si vous vouliez prendre ma place !

Lascars ne répondit pas, mais il sourit, dans les ténèbres, avec une expression d'indicible orgueil. Un fond, il se trouvait très flatté de l'hommage naïf et spontané rendu par Huber à son diabolique génie.

— L'heure se passe... dit-il, embarquons !

Bergamotte détacha le bateau plat dans lequel les cinq hommes prirent place, et qui, vigoureusement conduit par Sauvageon et Macaroni, fila comme une flèche vers l'autre rive.

Lascars ne voulut s'en rapporter à personne pour accomplir l'exécrable besogne dont nous venons de lui entendre parler. Il tira d'une gaine de chagrin noir qu'il portait sous sa veste un petit stylet prodigieusement affilé, et avec ce stylet il entama la corde du bac, non point en un seul endroit, mais en dix, de manière à ce qu'il fût impossible qu'elle résistât, lorsqu'une pression violente s'exercerait sur elle.

Ceci terminé, Lascars reprit sa place dans la barque que pendant quelques minutes il avait quittée.

— Faut-il retourner d'où nous venons ? demanda maître Huber.

— Inutile... répondit Roland. L'ombre de ces grands arbres

nous enveloppe d'un voile impénétrable, et nous ne saurions être mieux qu'ici pour ce que nous avons à faire.

— Dois-je attacher l'amarré ? dit Bergamotte.

— Non. Restez à terre et contentez-vous de maintenir le bateau jusqu'à nouvel ordre !

Le silence se rétablit et, pendant plus d'un quart d'heure, aucune parole ne fut prononcée de part et d'autre.

Neuf heures sonnèrent à l'horloge du château de la duchesse et la brise du soir apporta jusqu'aux bandits les vibrations sonores du marteau frappant sur le timbre.

Presque en même temps un bruit d'une nature absolument différente se fit entendre de l'autre côté de la Seine.

Ce bruit (toute oreille exacte devait le reconnaître) était produit par le galop souple et cadencé de deux chevaux de race lancés à toute vitesse ; de seconde en seconde les chocs réguliers des sabots ferrés sur la terre durcie du chemin creux devenaient plus distincts. Un instant encore et les cavaliers atteindraient le bord de l'eau.

Un sourire infernal vint aux lèvres de Lascars.

— Cet insolent marquis courrait moins vite, se dit à lui-même l'infâme gentilhomme, s'il pouvait se douter que chaque pas qu'il fait en avant le rapproche de la mort ! Comme mon cœur bat ! comme mon sang bout ! ah ! la vengeance est une douce chose !

Tancredi, qu'un pressentiment funeste n'avertissait du péril à peu près inévitable dans lequel il allait donner tête baissée, et où, selon toute apparence, il laisserait sa vie, Tancredi, disons-nous, laissait flotter les rênes sur l'encolure nerveuse de sa monture ardente, et s'abandonnait à ce galop d'une rapidité presque fantastique et d'une élasticité incomparable, qui est l'allure caractéristique des chevaux de pure race orientale.

Il ne redoutait aucun danger ; il ne se connaissait aucun ennemi ; Lascars était pour lui si peu de chose qu'il ne songeait point que la haine d'un tel homme pût être à craindre et il se souvenait à peine de l'existence de ce misérable.

Il s'absorbait dans une pensée unique, ou plutôt dans un souvenir, amer et charmant tout à la fois, et qui, loin de s'amoindrir et de s'effacer peu à peu selon la loi commune, grandissait, au contraire, et devenait plus intense de jour en jour et d'heure en heure... Cette pensée, ce souvenir ne l'avait point quitté depuis la funeste nuit du 30 mai.

Dans la veille aussi bien que dans le sommeil, il lui semblait avoir sous les yeux le pâle et divin visage de la jeune fille aux yeux noirs et aux cheveux blonds, entrevue au milieu des épouvantables scènes de la rue Royale, sauvée par lui, puis perdue presque aussitôt pour lui. Cette fille dont il ne savait pas le nom, et dont il ignorait la demeure et qu'il avait tout lieu de croire morte !

Est-ce à dire que le marquis Tancredi d'Hérouville, le brillant gentilhomme blasé par ses succès, alimé d'amour cette enfant inconnue ? Ceci est un problème qu'il ne nous appartient point de résoudre en ce moment. Peut-on, d'ailleurs, être épris d'un rêve impalpable, une vision fugitive ?

To jours est-il qu'il pensait à elle sans cesse, et que, bien loin de se révolter contre l'obsession d'une image qui s'imposait à lui d'une façon tyrannique et si persistante, il trouvait une joie étrange, une sorte de volupté douloureuse à ne jamais se séparer de cette image !

Mais, en même temps, il s'imposait la loi de cacher à tous les regards ce qui se passait dans son âme. La pensée à sa pudeur comme le corps. Celle de Tancredi s'enveloppait de voiles impénétrables.

Madame de Randan questionnait vainement son frère sur les causes du changement qu'elle croyait remarquer en lui. Le marquis répondait à la duchesse qu'elle était dupe d'une illusion et qu'il se sentait toujours le même.

Au fond de cet indéfinissable sentiment qui dominait le gentilhomme, y avait-il un vague espoir de retrouver un jour la jeune fille, de se faire aimer d'elle, de l'associer à son avenir et à son bonheur ? Nous ne le savons pas, et nous croyons pouvoir affirmer que Tancredi l'ignorait aussi bien que nous... Comme les Indiens fumeurs d'opium, il n'entrevoit rien au-delà de son rêve incessant, et les visites du gracieux fantôme suffisaient à peupler sa vie !

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

(La suite au prochain numéro.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGILL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.